

# elle brûle

---

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**  
écriture au plateau **les Hommes Approximatifs**  
textes **Mariette Navarro**

La Colline – théâtre national

13  
14

Rencontre avec l'équipe artistique  
mardi 3 décembre à l'issue de la représentation

### Concours d'écriture Welovewords

À partir de matériaux du spectacle, La Colline et le site welovewords ont proposé un concours d'écriture autour du fait divers.

Retrouvez les textes écrits par les participants sur le site [www.welovewords.com](http://www.welovewords.com)

we♥words

# Elle brûle

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

écriture au plateau **les Hommes Approximatifs**

textes **Mariette Navarro**

scénographie **Alice Duchange**

costumes **Benjamin Moreau**

création lumière **Jérémie Papin**

création sonore **Antoine Richard**

collaboratrice artistique **Claire Calvi**

vidéo **Jérémie Scheidler**

masques **Phanuelle Mognetti**

stagiaire à la dramaturgie **Manon Worms**

avec la collaboration artistique de **Julien Fišera** à la dramaturgie  
et de **Teddy Gauliat-Pitois** au piano

avec

**Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel,  
Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Pierric Plathier**

production déléguée **La Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche**

coproduction compagnie **les Hommes Approximatifs,**

**La Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche, La Colline – théâtre national,**

**Comédie de Saint-Étienne – CDN, Comédie de Caen – CDN de Normandie,**

**Centre dramatique national des Alpes-Grenoble**

avec la contribution de **Botanic Valence**

Ce projet a reçu l'Aide à la création du Centre national du Théâtre.  
Le spectacle a été créé à La Comédie de Valence le 4 novembre 2013.

régie générale les Hommes Approximatifs **Serge Ugolini**

régie **Bruno Arnould** régie lumière **Raphaël de Rosa** régie son **Théau Voisin**

machiniste **Paul Atlan** accessoiriste **Maria Bocharova** habilleuse **Sophie Seynaeve**

durée du spectacle: 2h15 environ

du 15 novembre au 14 décembre 2013

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

Le décor a été réalisé par Les Constructeurs.  
études construction et peinture **Diane Thibault**  
menuisiers **Sylvain Leclerc, Christophe Petit, Didier Raymond**

Les costumes ont été réalisés par Aude Bretagne avec la participation  
des élèves du DMA costumier-réalisateur du Lycée Diderot-La Martinière de Lyon.

Avec pour la vidéo la participation de Christophe Balanche, Suzanne Boré,  
Emmanuel Cuchet, Malone Cuchet, Violette Garo, Jean-Marcel Garo, Cécile Guilhot,  
Étienne Guilhot, Robin Launay, Yves Pacaut, Roselyne Perrot, Jules Portier,  
Antoine Prima, Guillaume Sabatier, Marie-Christine Sabatier

#### Remerciements

M. et Mme Arnaud, la famille Astier-Chartier, Hélène Barré, Louise Bianchi,  
Amélie Billault, Madeleine Blondel, Aude Bretagne, Mme Brideau, Richard Brunel,  
Manon Buffler, M. Caillet, la famille Chambouleyron, Agnès Chapon,  
Luc Chareyron, Angélique Clairand, M. et Mme Cornillon, Emmanuel Cuchet,  
Malone Cuchet, Hervé Dartiguelongue, Félix, Dominique Fournier, Simone Gendre,  
Christophe Guéméné, Simone et Laurent Guiela, Giselle Guillot et l'association  
de la bibliothèque de Montélier, Chantal Jeanson, Élisabeth Ladreyt-Ponchon,  
la famille Levrier-Pallu, Olivier Maheux, Christophe Mas, Marilyn Metery,  
Isabelle Nougier, Angélique Odeyer, Hervé Peyrard, Philippe Rachet,  
Marie Rosenstiel, Guillaume Sabatier, Salomé, Déborah Shair, Anne Simier,  
Véronique Sinicola, Françoise Tallard, Malika Toudji, Nathalie Ventajol, Annick Vidal

en tournée

Théâtre Dijon-Bourgogne – CDN  
du 18 au 20 décembre 2013  
La Comédie de Saint-Étienne  
du 7 au 10 janvier 2014

*Après la mort d'Emma, Charles a dans ses mains  
les lettres des amants de sa femme et tous ses  
meubles sont saisis, il est ruiné.*

## Emma est morte

EMMA

Emma est morte. Emma s'est tuée. Emma ne vous répondra pas,  
elle ne peut plus répondre de rien. De rien Monsieur. Elle repose  
en paix. Elle a enfin trouvé la paix. Elle est allongée, là, elle  
a l'air si calme tout d'un coup. Elle a l'air si doux. Elle a mis du  
sang partout. C'est le voisin qui l'a trouvée. Les pompiers  
sont arrivés peu après. Je ne sais pas qui a nettoyé le sang.  
Il faudrait que je demande ça, qui s'est occupé de nettoyer  
le sang. J'espère que ce n'est pas Charles qui a épongé son  
sang. J'espère que sa fille n'a pas vu son corps tordu, les  
flaques de sang. Elle s'est ouvert les veines, elle a dû perdre  
connaissance tout doucement, comme on s'endort. Je ne sais  
pas à quoi elle a pensé juste avant de mourir, à moitié étourdie.  
J'espère que c'était beau. Elle était dans son bain. On l'a  
retrouvée nue. On l'a soulevée doucement. On a pris soin d'elle.  
On a coiffé ses cheveux. On lui a mis sa plus belle robe.  
Je suis désolée Monsieur.  
Elle ne vous répondra pas.

**Mariette Navarro**

Extrait du spectacle, 17 octobre 2013

Sous la rubrique FAITS DIVERS il y avait ceci dans un numéro du dimanche de la *Volkszeitung* de Carinthie: “Une mère de famille de A. (commune de G.), âgée de 51 ans, s’est suicidée dans la nuit de vendredi à samedi en absorbant une dose massive de somnifères”. Peter Handke *Le Malheur indifférent*

## Avertissement

Le 28 octobre 2006. Je suis à Hô Chi Minh-Ville avec ma mère. Comme chaque soir, nous allons manger rue Catinat une soupe *phở* pour elle, un *bánh xèo* pour moi. Ma mère aime retourner place Catinat, cette place qui l’a vue grandir. Les places sont des lieux si importants dans l’enfance. Je le sais, moi qui suis née à la campagne, les places sont le lieu de tous les souvenirs.

Depuis le début du repas, une femme est assise à côté de nous. Elle est en débardeur, blanc. Elle a visiblement chaud, trop chaud. Son mari (j’imagine) court dans tout le restaurant pour demander dans un anglais très approximatif un ventilateur. Les femmes du restaurant le regardent, moqueuses. Sa femme lui fait signe de se rasseoir pour qu’il cesse de se ridiculiser. Sa fille, elle, rit de son père, avec sa complicité. La fille regarde peu sa mère. On dirait presque qu’elle a peur d’elle. Cette femme est brune, la peau blanche, elle est belle, très belle même.

Ma mère à mi-voix se moque d’elle. Elle se moque de ces occidentaux qui n’arrivent pas à s’adapter à la chaleur, à la moiteur, à la ville. C’est une façon à elle de ne pas se sentir comme eux, de ne pas être une touriste mais bien une femme qui revient dans son pays et qui ne craint ni la chaleur, ni l’humidité. Elle est née dedans.

Plus tard, ma mère et moi prenons la route pour le nord. Je veux revoir la baie d’Along. Sur le bateau dans lequel nous allons

passer une nuit entière, je reconnais devant moi le sac à dos Waikiki de la jeune fille du couple au ventilateur. Ce sac avait imprimé ma rétine car j’avais le même à son âge. Un petit singe en porte clef est accroché à la poche avant. Derrière le sac, la jeune fille est bien là. Elle regarde par-dessus la rambarde du bateau un homme décrochant le panier où sont enfermés quelques poissons. Je cherche autour de moi sa mère. Elle est au ponton du bateau. Elle regarde par-dessus bord. Son mari arrive quelques minutes après. Il a un châle entre les mains. Il repart aussitôt avec. Elle n’en a peut-être plus besoin ou peut-être n’a-t-il pas pris le bon. C’est la dernière fois que je l’ai vue.

Six ans plus tard, nous nous retrouvons à Lyon pour une réunion de travail. Jérémie feuillète le journal et soudain, une photo attire mon attention. C’est un portrait de femme dans la rubrique des faits divers.

Je connais ce visage. J’en suis sûre. Je lis alors que cette femme s’est suicidée après avoir cumulé d’énormes dettes. Son mari et sa fille sont ruinés. Ils habitaient au moment des faits à Ry-sur-Guimand, dans la Drôme. Elle s’appelait Emma. Emma Bauchain.

Le 12 novembre 2012 nous sommes à Ry-sur-Guimand. Une maison blanche, moderne. Sur la sonnette est écrit: famille Bauchain. Nous sonnons. Nous entendons du bruit. Une jeune fille vient nous ouvrir. Un homme derrière elle apparaît. Un léger frisson me parcourt. C’est bien eux. C’est bien la jeune fille au sac Waikiki. C’est bien l’homme au ventilateur.

Notre histoire commence ici.

Caroline Guiela Nguyen

## Tous ceux qui tremblent

Plus que l'histoire d'une femme, et malgré le "elle" du titre, *Elle brûle* est l'histoire d'une communauté, d'une cellule familiale et de ceux qui gravitent autour, d'un foyer et de la façon dont il protège de la violence du monde ou révèle au contraire les vides et les fragilités.

Séquence après séquence, le spectacle méthodiquement explore les relations entre les êtres, la petite économie du réconfort et de la violence.

Ceux qui composent le foyer tentent par tous les moyens d'en préserver le calme, la jovialité, ou simplement les petits rituels qui structurent la vie ensemble, et fait que le monde extérieur n'aura pas de prise, et qu'on se tiendra chaud en hiver.

Chacun dans cette communauté est porteur du bruit du monde, celui des années 2010 et de toutes les images et terreurs qui structurent l'inconscient collectif. Les maladies qui courent, réelles ou métaphoriques. Chacun négocie avec la violence qui l'entoure et la difficulté d'être soi.

Alors parfois, ça jaillit, ça explose, de façon maladroite ou terrifiante, et jamais au bon endroit, et jamais sur la bonne personne. Ça dévie, ça prend de mauvaises décisions, des chemins de traverse. Ça se prend dans les engrenages des dettes, des mensonges, des incapacités à se dire les choses en face, à désamorcer les bombes, à calmer la machine.

Ça tremble, la communauté humaine, et ça vit comme ça peut, ça tire dans le tas, ça blesse, pour ne pas être blessé.

**Mariette Navarro**

Extrait du blog d'*Elle brûle*, 9 octobre 2013

## Maladie d'amour

La famille est l'endroit où l'on fabrique, où l'on entretient et où l'on maintient les humains, où on les pourvoit d'une odeur d'appartenance [...]. Cette odeur d'humains bouillis, entassés et lessivés est [...] un fond aussi neutre qu'un air pur. À certains moments, il semble que la famille, réduite, resserrée, menacée par le froid extérieur, ait pour seule vocation spirituelle de célébrer sans enthousiasme la religion de sa propre déchéance. Simultanément la famille, loin de disparaître, se faufile, s'insinue, cherchant aveuglement à survivre à la crise, à hiberner en attendant des jours meilleurs, voire à s'adapter à ce qui paraît un monde invivable pour elle. Comme si quelque chose nommé "famille" cherchait à durer, se sachant porteur d'un contenu obscur, irremplaçable et menacé. La famille est aussi flottante, aussi fragile, aussi isolée qu'un individu. Un acte de colère, un déménagement, un séjour à l'hôpital, un deuil peuvent aisément la détruire. Mais le paradoxe est que cette fragilité nouvelle de la famille ne la rende pas plus légère. À la majesté de la famille ancienne, on échappait aisément : il suffisait d'avoir la force de se détourner d'elle, en suivant une personne aimée, en émigrant, en changeant de nom. D'une famille qui apparemment pèse à peine plus lourd que vous, pourquoi est-il si malaisé, si douloureux de se défaire ? Pourquoi y faut-il tant de violence ? C'est comme si l'on assistait à la naissance de toute violence ; comme si la violence humaine était en effet caïnique, d'abord et toujours violence contre les siens, violence contre ceux que l'on aime, contre ceux dont l'amour vous submerge. Quels actes, quels gestes, quelles armes permettront d'en finir avec ceux qui sont propriétaires de votre corps, auteurs de votre odeur, avec ceux qui parlent dans votre voix ?

**Pierre Pachet**

"Immergé-submergé", in *Violence de famille*, Éditions Autrement, 2002, p. 100-102

## Fragments de la vie qui passe

Ils vivent. Des jours, des nuits sous le même toit. Et, le ballet qui se remet en marche, vous le complétez de ce que vous savez, de la chronologie, des secrets, ou bien du quotidien sans vagues.

C'est le calme, alors même que c'est déjà la tempête.

Il y a les départs à l'école, la maison bruyante et la maison vide, les éclats de voix et les silences interminables.

Il y a les trêves. Les moments qu'on investit comme si la vie en dépendait : pour Noël la maison est métamorphosée, tout doit être à sa place sinon l'édifice tombe.

Il y a les secrets qu'on partage avec Emma : cet homme qui vient l'été dans le village et qui la fait rêver d'ailleurs, ces rendez-vous sous la tonnelle, le désir qui pourrait la rendre imprudente.

Il y a ces coups de fils insistants où il est question d'argent, et pour lesquels Emma fait croire que ce n'est pas le bon numéro, que c'est encore une erreur.

Il y a les heures à s'ennuyer à la fenêtre, alors qu'on s'était dit qu'ici ce ne serait pas pareil, que c'était un nouveau départ, celui vers la vie réussie.

Il y a cet argent qui se met à manquer pour continuer à ne pas compter, à faire des cadeaux, à améliorer le quotidien.

Il y a mille tentatives d'Emma. Pour reprendre des études.

Pour passer son permis de conduire. Pour monter sa petite entreprise. Pour se lancer dans la mode. Dans le dessin.

Dans l'écriture. Dans la chanson. Dans la spiritualité. Dans le bonheur. Et puis il y a les yeux fermés obstinément sur toutes ces grandes catastrophes, les gestes quotidiens auxquels on s'accroche comme aux gestes qui sauvent.

Jusqu'à la fin de ce monde.

Caroline Guiela Nguyen et Mariette Navarro

Travail préparatoire, février 2013

## Témoignages recueillis à Ry-sur-Guimand après la mort d'Emma Bauchain

"Je n'arrive pas à comprendre. J'aurais aimé pouvoir l'aider, si j'avais vu quelque chose."

Anne Rouault, la cousine d'Emma

"J'étais au courant effectivement qu'elle avait des soucis qui l'obligeaient à prendre ces médicaments pour se sentir bien, je ne vous apprends rien sur l'utilité de ces médicaments."

Éric Marquet, le pharmacien

"J'aurais pu la rencontrer plus souvent, à l'école au moins, la voir rester avec les autres parents, mais quand elle venait chercher sa fille elle était dans sa bulle."

Françoise Mans, une patiente du Dr Bauchain

"Est-ce qu'elle avait l'intention de tromper quelqu'un ou est-ce qu'elle se mentait à elle-même ? C'est délicat. Dans le mensonge il y a quand même une part de vérité, la vérité de quelqu'un. Ce qui est plus problématique c'est comment les autres peuvent passer à côté de vous sans vous voir mais c'est quand même assez fréquent."

Dr Philippe Sebaguello, psychanalyste

"Elle était encore là à Noël, assise ici. Elle riait, elle avait l'air bien... C'est la réalité ! Elle était heureuse, je peux vous l'assurer."

Monsieur et Madame R et leurs enfants, amis de la famille Bauchain

"- On la voyait quelques fois à la sortie du collège. Elle venait chercher sa fille

- Comment elle s'appelle déjà ?

- Madeleine.

- Non, Ma... quelque chose (rire). On sait plus. On traînait pas trop avec elle."

L et T, adolescents du village

## Enquête (suite)

L'enquête que j'aurais pu mener pour mon compte, l'instruction dont j'aurais pu essayer d'assouplir le secret n'allaient mettre au jour que des faits. Le détail des malversations financières de Romand, la façon dont au fil des ans s'était mise en place sa double vie [...]: ce qui se passait dans sa tête durant ces journées qu'il était supposé passer au bureau; [...] qu'il passait, croyait-on maintenant, à marcher dans les bois. (Je me rappelle cette phrase, la dernière d'un article de *Libération*, qui m'a définitivement accroché: "Et il allait se perdre, seul, dans les forêts du Jura.") Cette question qui me poussait à entreprendre un livre, ni les témoins, ni le juge d'instruction, ni les experts psychiatriques ne pourraient y répondre, mais soit Romand lui-même, puisqu'il était en vie, soit personne. [...] Devant l'estrاده de la Cour, la vitrine exposant les pièces à convictions: carabine, silencieux, bombes lacrymogènes, photos extraites d'un album de famille. Les enfants riaient en s'éclaboussant dans une piscine gonflable de jardin. Antoine soufflait les bougies de son quatrième anniversaire. Florence les regardait avec une tendresse confiante et gaie. Lui non plus ne semblait pas triste sur une photo qui devait dater de leurs fiançailles ou des premiers temps de leur mariage: ils étaient à une table de restaurant ou de banquet, des gens s'amusaient autour d'eux, il la tenait par les épaules, ils avaient vraiment l'air amoureux. Son visage était poupin, avec les cheveux qui frisaient, une expression de gentillesse rêveuse. Je me suis demandé si au moment de cette photo il avait déjà commencé à mentir. Sans doute oui.

**Emmanuel Carrère**

*L'Adversaire*, P.O.L Éditeur, Paris, 2000, p. 35, 45-46



Boutaina El Fekkak, Pierrick Plathier



Pierrick Plathier, Jean-Claude Oudoul



Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Margaux Fabre, Boutaina El Fekak

Alexandre Michel



Alexandre Michel

Boutaina El Fekak



Boutaina El Fekkak, Jean-Claude Oudoul, Margaux Fabre



Alexandre Michel, Margaux Fabre



Pierric Plathier, Boutaina El Fekkak



Ruth Nüesch, Margaux Fabre, Boutaina El Fekkak



Puis-je vous raconter mon histoire en toute sincérité ?

## Musée du souvenir

Ensuite, je me demandais comment je pourrais expliquer ce que j'éprouvais pour Füsün à quelqu'un qui ne connaissait pas Istanbul, Nişantaşı et Çukurcuma. [...] Mes observations et l'amour que je vivais s'étaient totalement imbriqués. À présent, tel un anthropologue, c'est seulement en exposant ustensiles de cuisine, bijoux et colifichets, vêtements, photos et tout ce que j'avais collecté que je pourrais donner un sens aux années que j'avais vécues. [...]

J'avais emporté ma collection ainsi que le sommier, le matelas à l'odeur de moisi et les draps bleus du lit sur lequel Füsün et moi faisons l'amour dans l'immeuble Merhamet sous les combles de la bâtisse que nous avons réaménagée en musée. [...] Certains remplissent d'objets l'endroit où ils vivent et le transforment en musée vers la fin de leur vie. Quant à moi, avec mon lit, ma chambre et ma présence, je tâchais de refaire une maison dans une habitation qui avait été transformée en musée. Que peut-il y avoir de plus beau que de dormir dans le même endroit que les objets auxquels nous sommes attachés par des souvenirs et de profonds liens sentimentaux ! [...] Dans l'ombre que modelait le clair de lune, tous ces objets semblaient suspendus dans le vide et, tels les atomes insécables d'Aristote, se faire le symbole d'un instant indivisible. De même que le trait qui reliait chaque instant était le Temps selon Aristote, je comprenais que le trait qui relierait tous ces objets serait un récit. Autrement dit, je pourrais confier la rédaction du catalogue de mon musée à un écrivain qui y travaillerait comme s'il s'agissait d'un roman.

Orhan Pamuk, *Le musée de l'Innocence*, trad. Valérie Gay-Aksoy, Éditions Gallimard, coll. "Folio", 2011, p. 761-762, 781 et 785

*Par définition on ne peut pas capter le réel au théâtre et si on le déplace, ce qui était réel devient artificiel. C'est bien pour cela qu'il faut le reconstruire.* Joël Pommerat

## Entretien avec Caroline Guiela Nguyen

**Julien Fišera :** Pour commencer, j'aimerais savoir comment s'est inventé le texte de la scène, et plus précisément quel rapport vous entretenez avec ces matériaux littéraires que vous évoquez ?

**Caroline Guiela Nguyen :** Ce sont des sources d'inspiration. Nous écrivons à partir d'improvisations. Pas une seule ligne n'est écrite en amont. Cette forme d'écriture, liée de manière intrinsèque à ce qui s'invente au cours des répétitions, ne conçoit plus l'écriture uniquement comme un texte, des mots. Le corps des comédiens, leurs rythmes et leurs silences, leurs timbres de voix, leur histoire, tout cela coexiste sans hiérarchie pour devenir, à terme, un spectacle. Ce type de processus, et son résultat, témoignent toujours de la réalité dans laquelle nous sommes. Cette réalité, c'est d'une part nous aujourd'hui, et d'autre part notre rapport à toutes les histoires qui nous nourrissent. Mariette Navarro écrit à partir de cette collision.

**J. F. :** Lorsque tu évoques la figure d'Emma, deux motifs s'entremêlent, celui de l'amour et celui de l'argent. Quel lien entretiennent-ils à tes yeux ?

**C. G. N. :** J'ai vu récemment le téléfilm de Rainer Werner Fassbinder *Je veux seulement que vous m'aimiez*. C'est l'histoire tristement banale d'un homme qui en vient à s'endetter. Le titre n'a apparemment rien à voir avec le sujet, et pourtant... C'est un film magnifique qui m'a énormément touchée parce qu'il traite justement du rapport entre l'argent et l'amour. Cet

ouvrier ne s'endette pas pour vivre au-dessus de ses moyens, mais pour se retrouver en situation de recevoir de l'amour. Et qu'est-ce que l'amour, sinon le premier témoignage d'un lien avec le monde ? Pour schématiser la situation, on pourrait dire : je paye pour me sentir relié au monde. Autrement dit, je m'endette pour participer au monde.

Il s'avère d'ailleurs que nombre de ces personnes endettées, face à l'accumulation de leurs crédits, et l'imminence de la sanction, se suicident : elles disparaissent du monde. *Elles coupent le lien*. Le jeune homme dans le film de Fassbinder coupe aussi le lien. Il "s'extrait de l'humanité" en tuant gratuitement une personne.

Fassbinder est très clairement porté par la dimension sociale de son sujet et traite frontalement tant la problématique sociale que la responsabilité politique.

Le sentiment de grande dépression que semble ressentir le jeune homme dans le film de Fassbinder et les moyens qu'il met en œuvre pour palier la situation catastrophique dans laquelle il se retrouve fait écho en moi au personnage d'Emma.

**J. F. :** Au cours de tes recherches, tu t'es également penchée sur l'histoire de Jean-Claude Romand, qui lui aussi s'est retrouvé pris au piège, enferré dans ses dettes. Comment cette histoire vraie vient-elle nourrir ton travail ?

**C. G. N. :** Les faits divers m'aident souvent à penser mes projets. Le parcours de Jean-Claude Romand m'a toujours fascinée. Jean-Claude Romand est resté pendant plus de quinze ans dans le mensonge, faisant croire à sa femme, parents, enfants et amis qu'il était médecin à l'OMS alors qu'il passait ses journées sur un parking. Au moment où le secret est sur le point d'être découvert, il tue ses parents, sa femme et ses enfants, et met le feu à sa maison. Une chose m'interroge : comment pendant 15 ans, peut-on vivre

à côté d'une personne sans jamais en percer le mystère ? Comment à l'intérieur du lien le plus serré entre un homme et une femme peut s'immiscer un tel aveuglement ?

En écho, tu l'as compris, je pose la question à Charles. Comment peut-il ignorer la multiplication des amants de sa femme et l'accumulation des dettes qu'elle ne cesse de contracter ? Serait-il totalement insensé d'affirmer que Charles ou la femme de Jean-Claude Romand participaient inconsciemment à la construction de ces mensonges ?

À son procès, Jean-Claude Romand avouera avoir tué son entourage proche pour n'avoir pas à subir l'effondrement de son monde. N'est-il pas en quelque sorte plus confortable, pressentant le tremblement identitaire que le dévoilement que la vérité pourrait engendrer, de volontairement fermer les yeux, dans un instinct vital de se protéger ?

Claude Arnaud, dans son livre *Qui dit je en nous ?*, évoquant cette même affaire Romand, avance la théorie suivante : "Le mensonge est à l'endroit où on l'attend."

Tout cela me fait penser à un de mes films préférés : *Festen* de Thomas Vinterberg. Au cours d'un repas de famille le fils prend la parole et dit tout haut ce que tout le monde s'est toujours refusé à croire. Il prend la parole pour dénoncer le crime d'un père incestueux. Si j'évoque *Festen* ou l'affaire Romand, c'est bien que ce que ces deux fait-divers ont en commun est la cellule familiale. Je pense en effet que ce genre d'aveuglement ne peut se jouer uniquement qu'en famille.

La chose est paradoxale : c'est précisément parce que nous connaissons l'autre, parce qu'il est disons notre frère ou notre femme, que nous pressentons le secret par le hiatus, le silence, mais instinctivement, nous pressentons aussi le danger, les premières secousses de ce tremblement. Ainsi, au moment-même où le secret pourrait être dévoilé, lorsque les mots de l'aveu seraient lâchés comme un fauve dans la vie de l'autre, nous tournons le regard et nous créons justement les

conditions de l'indicible. Il me paraît donc évident que les plus grands aveuglements se jouent précisément au plus proche de nous. Mais il est beau aussi de prendre conscience que si le secret de l'autre peut participer à ma propre chute, c'est qu'une part de moi est aussi irrémédiablement liée à l'autre. Le secret d'Emma est à la fois ce qui la coupe de son mari, mais il est aussi le lien qui leur permet de vivre.

**J. F. :** Tu fais souvent référence à des films. En dehors du réservoir de fictions que propose le cinéma, est-ce que cet art t'accompagne aussi lorsque tu abordes le plateau ?

**C. G. N. :** C'est vrai, je ne cesse de faire référence au cinéma. Certains réalisateurs tels que Fassbinder ou les frères Dardenne ne me quittent pas. Pour *Elle brûle*, nous revenons souvent à *Intimité* de Patrice Chéreau, *Jeanne Dielman, 23, quai du commerce 1080 Bruxelles* de Chantal Akerman ou encore *Mad Men*, la série de Matthew Weiner.

Le cinéma c'est avant tout de la fiction et nous-mêmes sur le plateau tentons de raconter des histoires. Cet art fait partie de notre paysage actuel et il est impossible de ne pas nous y référer. D'ailleurs, tous les réalisateurs que je te cite se posent la question du théâtre, bien sûr Patrice Chéreau mais aussi Mike Leigh, les frères Dardenne ou Fassbinder. Et tous en ont fait l'expérience.

En ce qui concerne le processus de travail, nous travaillons avant tout à partir d'improvisations, et il me faut nourrir le comédien. Il ne s'agit pas de lui donner une liste de films mais bien de trouver l'incarnation d'une idée dans un personnage. Et le cinéma nous offre cette possibilité-là. Souvent nous pouvons parler abstraitement d'une chose, et le cinéma incarne cette idée, lui donne corps.

Je n'invente pas de fiction, j'invente des faits.

Jorge Luis Borges

## Le quotidien des gens ordinaires

**Filmer la vie quotidienne de gens ordinaire, montrer en quelque sorte leurs propres vies aux spectateurs, est-ce difficile si l'on veut éviter d'être ennuyeux ?**

C'est simple : les gens ne sont pas ennuyeux, personne ne l'est et pas plus les gens ordinaires que ceux qui ne le sont pas. La vie est fascinante. Nous sommes des êtres humains, nous avons un pouvoir de fascination illimitée et une passion naturelle qui nous poussent à observer la vie et à la célébrer. Avec mon directeur de la photographie Dick Pope, nous travaillons depuis plus de vingt ans avec cette préoccupation de montrer la vie ordinaire. C'est presque du documentaire, mais sur ce film, nous avons beaucoup travaillé sur l'aspect visuel pour recréer un monde où l'on ressent notamment la différence des saisons. Chaque saison est filmée assez subtilement de manière différente avec des ambiances différentes.

**Pourquoi le monde extérieur est-il totalement absent ?**

Il entoure les personnages. L'hypothèse implicite, étant donné le genre du film, est que le spectateur va instinctivement se reconnaître dans le monde de ces personnages. L'extérieur pourrait être une distraction et il transparaît à travers des dizaines de références dans les conversations. Le film retrace la vie microscopique de ces personnages qu'on explore et qu'on examine en profondeur sur le plan émotionnel.

**Mike Leigh**

Interview à propos de son film *Another Year*, 15 mai 2010,

par Fabien Lemercier, sur le site Cineuropa

(<http://cineuropa.mobi/interview.aspx?documentID=145528&lang=fr>)

Ce qu'Emma aurait pu dire (mais n'a pas dit)

Ce que je voudrais te dire, c'est comment j'ai essayé de tout retenir, de ne rien lâcher, quand bien même ça m'écartelait, de tenir dans mes mains un monde en plein séisme. Ce que je voulais te dire c'est comment, dès la première fissure, j'ai essayé de toutes mes forces de colmater, d'arrêter qu'elle ne coure de partout, mais à la première seconde c'était déjà impossible, c'était déjà trop profond, et trop tard.

Je voudrais te dire comment j'ai couru, comment j'ai supplié, comment j'ai pleuré à toutes les portes pour demander de l'aide. Comment tout le monde m'a ignorée.

Je ne voulais pas te demander à toi, Charles, je tenais encore ton monde du bout des doigts.

J'aurais voulu que la vie garde cette forme de gaieté pour toi, cette joie qui était la tienne. Cette joie dont j'étais jalouse Charles, je ne voulais pas te la voler pour autant.

J'aurais voulu réussir, que la vie et moi on arrive à tenir nos promesses.

Je voulais naître et renaître encore.

Être un être vivant.

J'aurais voulu construire des choses en dur, pierre après pierre. Faire de notre maison un de ces châteaux imperméables au monde.

Mais je ne construisais que des choses friables. Des trous, des trous pour toute paroi.

Ce que je voulais te demander c'est de tenir solidement malgré les trous, la boue, les fissures et tout ce qu'ils diront. Tu sais faire ça, toi, Charles, de tenir droit, de marcher sur la terre ferme, de te tenir au monde sans flancher.

**Mariette Navarro**

Travail préparatoire

## Notre fabrique

À ce stade du travail, il nous faut ouvrir notre fabrique, et zoomer sur le fonctionnement de la recherche commune. Pendant deux ans, nous avons avancé à la fabrication d'un univers, en circonscrivant le cœur des choses, à la fois ce qu'il y a d'essentiel à partager, et un désir de théâtre, une esthétique. Au premier jour des répétitions, nous avons dans les mains la formidable machine à jouer qu'est la scénographie d'Alice Duchange, mais aussi tout un "hors-champ": biographie des personnages, chronologies, détails, anecdotes, images, ancrages dans le temps et dans l'espace, dans le monde contemporain. À partir de toute cette matière, que nous avons appelée "Bible" en référence à la façon dont travaillent les scénaristes de séries télé, les comédiens ont improvisé, ils se sont inventé une mémoire commune, ils ont traversé des pans entiers de la vie de leurs personnages, ils sont devenus les habitants de cet espace, de cette histoire.

Nous entamons maintenant la phase de construction du spectacle, celle où il faut renoncer à faire entrer le monde entier sur un plateau, et en même temps pousser encore plus loin la précision, le détail de la machine.

Chaque scène se trouve d'abord par des improvisations, à l'intérieur de ce cadre fictionnel précis, et autour d'un enjeu clair, d'un "centre". Parfois, j'amène en amont quelques lignes de texte, parfois un passage écrit arrive après que nous avons trouvé la scène, en soutien de ce qui se joue, pour aller un tout petit peu plus loin, ou ailleurs, pour venir au secours du personnage avec des mots à mettre sur quelque chose qui déborde, qui le traverse. D'autre fois, les mots sont ceux amenés par les comédiens, et d'autres fois encore, un tremblement suffit.

Mariette Navarro octobre 2013

## Les Hommes Approximatifs

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique). Depuis 2009, la Compagnie est implantée en région Rhône-Alpes, à Valence, et est associée à La Comédie de Valence, ainsi qu'au Centre dramatique régional de Tours.

### Les spectacles et espaces de recherche

*Andromaque (Ruines)* d'après Racine, créé en 2007, est présenté au Théâtre national de Strasbourg, au festival Art du Flex à Bordeaux, au Festival International de Rabat au Maroc, au Festival croisé de Moscou, au Centre dramatique régional de la Réunion et au Théâtre national du Luxembourg. *Tout doucement je referme la porte sur le monde*, d'après le journal intime d'Anaïs Nin, est créé en 2008 et produit par le Théâtre national du Luxembourg. La compagnie les Hommes Approximatifs a mis en espace *Gertrud* d'Einar Schleef au Théâtre Gérard-Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis en juin 2009.

*Mémoire d'elles*, pièce radiophonique a été réalisée en maison de retraite à Strasbourg. Cette création s'inspirait du texte de Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*.

*Maquette du souvenir* est un atelier réalisé à La Comédie de Valence. Il s'agit d'un travail autour de la mémoire mené avec une douzaine de comédiens amateurs âgés de plus de 65 ans.

*Se souvenir de Violetta* est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre national du Luxembourg, au Théâtre de Vanves et à Théâtre en mai à Dijon en 2013.

En 2010, Caroline Guiela Nguyen, invitée à ouvrir un atelier de recherche au Nouveau Théâtre d'Angers, mène en 2011 avec la compagnie un chantier autour de *Madame Bovary* de Flaubert.

La compagnie les Hommes Approximatifs présente à La Comédie de Valence, *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide; le spectacle est repris en 2012-2013.

*Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma, cette aventure se poursuit en 2013-2014 avec la création de *Elle brûle*.

La Caisse d'Épargne Ile-de-France  
mécène de La Colline – théâtre national

soutient "L'École du Regard"  
programme en direction des moins de 30 ans,  
qu'ils soient élèves ou étudiants.

Elle soutient également le projet "Éducation et Proximité",  
programme de découverte théâtrale et de rencontre entre élèves.



---

La Fondation d'entreprise KPMG France  
soutient le projet "Éducation et Proximité"  
initié par La Colline – théâtre national:

un programme innovant qui met le théâtre au cœur d'un  
processus de transmission des savoirs entre élèves.

Pendant un an, huit classes d'établissements de l'Est parisien, collèges,  
lycées généraux et professionnels vont s'emparer des œuvres,  
apprendre à transmettre leurs idées, et s'initier ensemble au jeu,  
accompagnés par leurs enseignants et guidés par les artistes.

*Elle brûle* constitue la première étape de ce parcours.



Les partenaires du spectacle



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Valentine Jecic, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20<sup>e</sup>

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

---

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall  
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline  
théâtre national

01 44 62 52 52

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)